

JOURNEE FORMATION FREE – 8 DECEMBRE 2012

MISE EN SCENE DE LA CENE

Mise en scène de la Cène

Beaucoup de choses ont été dites ... peut-être trop ... à vous de juger.

Mais je pense que ce qui a été dit nous a fait, je l'espère, quelque peu découvrir combien ce repas institué par le Seigneur est d'une étonnante richesse.

Nous avons proposé plusieurs lectures. Il est bien évident qu'elles ne peuvent pas toutes être rappelées chaque fois que nous partageons la Cène, cela nous laisse donc une très grande liberté pour donner sens à ce repas chaque fois que nous le prenons.

Rappelons brièvement ces quelques pistes :

La Cène nous recentre sur le drame de la croix et de la vie donnée en rançon pour le péché du monde.

Mais la croix est aussi le lieu de notre délivrance, cette vie est aussi donnée pour qu'elle devienne vie pour nous.

Le vin partagé, s'il nous rappelle le sang du calvaire, est aussi celui de la fête, rappel de la victoire du Christ sur la mort à travers sa résurrection.

Ce repas est "communion" en établissant un rapport d'intimité profonde avec le Seigneur.

Ce repas est "mémoire", une bénédiction y est liée

Ce repas est annonce du Royaume

Mais il nous est aussi donné pour combler toutes nos faims et toutes nos soifs.

Examinez-vous vous-mêmes : la Cène nous invite à une évaluation de notre situation devant Dieu et devant nos frères.

La Cène correctement vécue peut être un lieu de guérison individuel et communautaire.

Le rappel de notre propre parcours de foi ...

Cette liste n'est pas exhaustive mais devrait nous aider à ne pas faire de ce repas une monotone répétition des mêmes paroles.

Que nous soyons participants, ou que nous ayons la responsabilité de présider ce moment, nous avons là un "trésor" à valoriser.

Chaque fois que nous participons à la Cène, nous devrions nous poser la question fondamentale de savoir ce que ce repas va signifier pour nous aujourd'hui, en quoi il va avoir un impact dans notre vie, en quoi il va nourrir, approfondir notre foi, en quoi il va nous aider à "devenir meilleurs" !

Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit !

Comme le dit si bien Jean Lafrance : *"Dieu ne t'aime pas parce que tu es gracieux, mais il t'aime pour que tu le deviennes"*

On ne devrait pas sortir de ce repas comme on y est entré, de la même manière qu'on ne quitte normalement pas une table de repas sans être nourri et désaltéré. Cela ne veut pas dire que chaque "Cène" sera une expérience spirituelle bouleversante, de même que tous nos repas ne sont pas des festins. Même si au cours de ce repas, il ne se passe rien, en apparence, si nous y sommes venus avec le désir profond d'y rencontrer le Seigneur avec nos frères et nos sœurs, un travail spirituel mystérieux et caché s'opère en nous : le Seigneur nous parle dans le secret de nos cœurs et nous bénit.

Étonnante promesse qui devrait nous encourager à refuser une Cène vécue dans la superficialité, la confusion et le bruit.

Cette exigence s'adresse à nous, individuellement, mais nous sommes en droit d'avoir la même exigence pour la communauté où nous participons à ce repas.

Une cène bâclée, vécue sans profondeur, dans la confusion et la superficialité, devient contre-productive. Alors qu'elle aurait dû être un temps de renouvellement individuel et communautaire,

elle devient un simple intermède entre la louange et la prédication ou un dernier moment liturgique avant l'envoi.

Si nous voulons que la Cène soit un moment signifiant du culte il est important de lui accorder toute l'attention nécessaire.

Ce sera à chaque communauté, en fonction de son contexte, de son histoire, des membres qui la compose, de trouver les gestes et les paroles qui répondent le mieux à une célébration qui retrouve sens et profondeur spirituelle.

Quelques remarques pratiques

Nous ferons la distinction entre la simple participation à la Cène et la responsabilité de la présider. Il est évident que les exigences seront différentes.

Dans la plupart de nos Eglises, nous n'avons pas une liturgie de la Cène bien définie.

Dans la pratique, celui ou celle qui préside, se construit une petite liturgie un peu bancale, ne sachant bien souvent pas trop ce qu'il faut dire ou ne pas dire ...

Cette fausse spontanéité produit des Cènes qui n'apportent rien à la communauté ... nous l'avons vécu tant de fois !

S'il nous semble évident que la prédication demande un temps plus ou moins long de préparation – on ne dit pas n'importe quoi et n'importe comment – pourquoi n'avons pas la même exigence pour la présidence de la Cène ?

Osera-t-on dire qu'apporter la prédication est pour beaucoup plus facile que de présider la Cène ?

"Que celui qui préside le fasse avec zèle ..." nous dit l'apôtre Paul (Rom.12:8) Présider une rencontre d'Eglise demande de réelles qualités humaines et spirituelles.

Si nous croyons que la Cène est un moment important dans le déroulement de nos cultes, il est nécessaire de réfléchir à la manière dont elle doit être dirigée et vécue.

C'est probablement plus facile lorsqu'on dispose d'une liturgie écrite, comme c'est souvent le cas en milieu réformé ... il suffit, en quelque sorte, de lire correctement ce qui est écrit, à chaque participant d'y apporter toute l'attention spirituelle nécessaire.

Pour nos communautés qui ne disposent pas de liturgies structurées – et on peut se poser la question de la légitimité de leur absence – l'implication dans la présidence sera plus importante.

Nous y reviendrons plus avant.

Les quelques questions qui suivent devraient nous aider à plus de cohérence :

- comment est-ce que je vis moi-même ce repas ?
- en quoi renouvelle-t-il ma foi ?
- est-ce simplement la répétition de quelques paroles et de quelques gestes : rompre le pain, verser le vin dans la coupe, le distribuer ...
- comment vais-je transmettre aux autres ce que ce temps de communion produit en moi ?
- comment rappeler l'un ou l'autre sens de la Cène, sans que celui-ci occulte les autres ?
- comment permettre à chacune et chacun de faire de ce repas un moment spirituellement riche ?

Première difficulté :

Quelle place accorder au silence et à l'intériorité ?

On touche ici à une difficulté propre à nos Eglises évangéliques.

En milieu catholique ou orthodoxe, l'entièreté de l'office liturgique est marqué par cette dimension de silence. Lorsqu'on entre dans l'une de ces Eglises, un signe de croix, une flexion du corps devant la croix, rappellent que l'on a quitté l'espace profane. Le silence est de rigueur et se veut porte d'accès à l'intériorité et la méditation. Ce silence pourra être lourd et pesant, cela dépendra de l'état d'esprit de celui qui entre dans ce lieu. Mais si le silence est imposé ... et malheur à celui qui ne le respecte pas, c'est pour nous encourager à offrir à Dieu un espace d'écoute.

Peut-on entendre ce qu'il désire nous dire dans l'agitation et le bruit ?

Climat tellement différent dans nos communautés évangéliques.

Lorsqu'on se retrouve pour le culte, mais c'est aussi vrai pour d'autres rencontres, que ce soit la réunion de prière ou l'étude biblique ... la même agitation joyeuse est au rendez-vous. On se salue, on s'embrasse, on partage les dernières nouvelles jusqu'à ce que celui, ou celle qui préside la rencontre nous rappelle à l'ordre !

On passe alors brutalement de l'agitation et du bruit au premier cantique, à la première prière ...

Est-ce bien raisonnable ?

Je vous avoue ma totale impuissance à trouver réponse à ce dilemme.

Si je me trouve "heureux" dans le silence apaisé d'un office monastique, qu'il soit protestant ou catholique, je n'ai pas encore découvert comment concilier la joyeuse agitation qui précède nos rencontres à ce besoin de silence qui ouvrira un espace à la Parole.

Et pourtant ce silence, qui bien souvent nous fait peur, est tellement essentiel.

L'expérience du prophète Elie à l'Horeb en est un exemple parlant. Alors qu'il aurait pu s'attendre à ce que Dieu se manifeste dans la violence du vent, le tremblement de terre ou le feu qui dévaste tout, c'est dans un murmure doux et subtil qu'il reconnaît sa présence ...

Un murmure de silence !

C'est encore plus que du silence ... c'est un silence habité d'une présence !

J'anime régulièrement des soirées de "lectio divina" de 180 minutes.

Au cours de celles-ci, alternent lectures bibliques et lectures méditatives, entrecoupées de longs moments de silence, que l'on appellera des moments d'appropriation, puis vient la découverte d'un texte biblique sur lequel on fait silence pendant 30 minutes ... puis vient le partage, où chacun exprime brièvement ce que le texte a éveillé en lui, et enfin la rencontre se termine par un moment de prières nourries par ce qui a été médité et partagé.

Ce sont des moments d'une extraordinaire profondeur ... faire silence et le nourrir d'une Parole conduit à un dévoilement de l'Ecriture que ne permet pas une étude biblique traditionnelle où chacun s'empresse de dire son opinion sur le passage étudié.

Ceux qui ont goûté à ces moments en redemandent ...

Comme quoi, le silence lorsqu'il est correctement amené, se révèle d'une richesse étonnante.

En disant cela, certains vont me considérer comme un chrétien appartenant encore au néolithique.

Lorsqu'on assiste à certaines célébrations, où les bras levés vers le ciel, ou frappant dans les mains on répète inlassablement les mêmes paroles de cantiques, sans oublier les drapeaux et les bannières que l'on agite ... on peut se poser la question de la place occupée par l'intériorité.

On est en présence d'une sorte de happening chrétien comme on peut en voir à la télévision lors de certaines émissions de variété ... même si on n'allume pas encore les briquets au milieu d'un chant.

Je m'interroge, avec prudence, sur la vraie signification spirituelle de telles rencontres ... où l'on fabrique de l'émotion en croyant que c'est l'œuvre de l'Esprit ... Je n'ai rien contre des célébrations joyeuses, nourries par des chants entraînants ... ces moments sont mêmes nécessaires et bienfaisants, mais je pense qu'il y a un temps pour chanter avec conviction et un temps pour se taire ... et j'ai la conviction que le moment de la Cène exige ce "retrait".

Cette question reste ouverte et mériterait une cession entière.

Soyons pratiques : comment vaincre nos agitations et nos tumultes intérieurs ?

On ne passe pas, sans transition, de l'agitation de nos vies au calme de la rencontre avec Dieu, que ce soit dans le cadre de la prière individuelle comme de la prière communautaire.

Nos vies sont encombrées de tant de choses qui nous rendent si peu présents à la réalité d'un Dieu qui nous cherche et qui nous aime. Nous en faisons tous l'expérience lorsque nous prions ou que nous nous retrouvons avec nos frères pour la louange.

Combien il nous est difficile de taire l'agitation intérieure pour tourner pleinement nos pensées vers le Seigneur.

Si nous n'y prenons pas garde, alors que notre intention sincère et profonde est de prier et de louer Dieu, nos pensées se perdent dans une infinité de choses souvent insignifiantes mais qui nous distraient de notre objectif. Il ne suffit pas de fermer les yeux et d'écouter quelques paroles ou de chanter un cantique, pour que soit chassée la multitude des pensées et des préoccupations qui nous habitent.

Si notre esprit est bien trop souvent un véritable champ de bataille, peut-être que certaines paroles, certains gestes peuvent nous aider à combattre le tumulte intérieur.

- Pour ceux que la question intéresse, je conseille un des livres du pasteur Daniel Bourguet – le monde, sanctuaire et champ de bataille

Mais il n'y a pas que ces pensées parasites.

Peut-on passer sans transition de la sphère profane à la sphère spirituelle ?

Peut-on passer de l'agitation et de l'encombrement de nos vies au calme et au silence de la rencontre avec Dieu ?

Soyons honnêtes, c'est une démarche très difficile.

Ce passage reste difficile que nous soyons seuls ou que nous soyons en communauté.

Ne serait-ce pas ce que Jésus essaie de faire comprendre à ses disciples lorsqu'il parle "d'entrer dans sa chambre la plus retirée ..." de fermer la porte et de rencontrer Dieu dans le secret de ce lieu protégé, ou lorsque le Seigneur demande à Moïse "d'ôter ses sandales ..." ou encore lorsque les disciples "montent" au Temple pour prier ?

Chacune des ces paroles invite à un changement de lieu, un mouvement "géographique" : entrer dans sa chambre la plus retirée, ôter ses sandales pour accéder à un espace préparé, ou encore monter vers le Temple.

Il n'y aurait donc pas seulement le mouvement du cœur ou de l'âme, mais aussi une participation du corps qui nous introduit avec la totalité de notre être dans la rencontre.

"Pierre et Jean montaient au Temple pour la prière de trois heures de l'après-midi" (Ac.3:1)

Ils quittent leurs activités, leur lieu de résidence, pour se rendre dans la présence de Dieu. Le Temple devient pour eux la chambre de la rencontre.

Dans son commentaire de la liturgie eucharistique orthodoxe, le Père Alexandre Schmemmann, souligne avec beaucoup de justesse que se rendre vers le lieu où sera célébré l'eucharistie peut être considéré comme une route, une procession : *"c'est la route où l'Eglise entre dans la dimension du Royaume"*¹

Quitter sa maison pour se rendre là où la communauté se réunit pour le culte, est une réalité très forte dont nous avons totalement perdu le sens. Cette démarche est la réponse à une invitation que nous adresse le Seigneur, invitation à quitter nos activités pour le rencontrer dans la communion de nos frères.

*"La mise en route commence quand les chrétiens quittent leurs maisons et leurs lits. En vérité, ils quittent leur vie dans ce monde, dans ce monde présent et concret. Qu'ils aient à faire trente kilomètres en auto ou qu'ils contournent à pied un pâté de maisons, ils ont déjà commencé à poser un acte sacramental, un acte qui est la condition première pour tout ce qui va arriver d'autre. Car ils sont en route pour constituer l'Eglise, ou plus exactement, pour être transformés en l'Eglise du Christ"*²

Si nous pouvions considérer que quitter notre demeure, nous mettre en route pour nous rendre dans le lieu où la Parole sera proclamée et méditée faisait déjà partie du culte ... nous nous retrouverions dans la présence du Seigneur et de nos frères avec des cœurs déjà préparés pour la rencontre ... Le rendez-vous que le Seigneur nous adresse ne commencerait pas lorsque nous franchissons la porte de notre Eglise, mais commencerait bien avant.

- Pour autant que la voiture ne soit pas un champ de bataille, parce que les enfants se disputent à l'arrière ou que l'on est énervé parce qu'on est parti trop tard !

Je suis conscient qu'il y a une vision un peu idéale dans mes propos ... mais si on ne rêve pas de temps en temps on risque de passer à côté de bien des richesses préparées par le Seigneur.

N'ayons pas peur de bousculer nos routines et nos habitudes bien huilées pour nous laisser entraîner dans d'autres chemins ...

Mais alors quelle place accorder au silence lors de la Cène ?

Le silence :

A ce jour, on n'a encore rien trouvé d'autre pour permettre à une parole entendue de descendre quelque peu dans les profondeurs du cœur. C'est peut-être pour cela que le silence nous fait si peur.

¹ ALEXANDRE SCHMEMMANN – POUR LA VIE DU MONDE – Presses Saint-Serge – Paris 2007 – page 29.

² Ibid page 29

Difficile équilibre entre parole et silence.

Dieu se communique à travers une parole, mais pour que cette parole puisse prendre racine dans nos vies, le silence de l'écoute est essentiel, comme le dit Henri Nouwen.

"Sans l'écoute de la parole, le silence se dessèche, et sans le silence, la parole perd son pouvoir créateur. La parole conduit au silence et le silence à la parole. La parole est née dans le silence, et le silence est la réponse la plus profonde à la parole."

Si la première partie du culte a été ponctuée par des chants entraînants, la transition n'est pas toujours facile. Comment donner à la fraction du pain, l'intériorité suffisante sans briser la joie qui s'exprimait encore quelques instants plus tôt ? S'il est important de remettre à l'honneur le silence, celui-ci ne doit pas "plomber" ce moment. Pourtant ce silence nous semble essentiel si nous voulons que le partage du pain et du vin ne soit pas vécu dans la superficialité.

Concrètement, ne pourrait-on pas simplement conseiller de placer la Cène **après** l'écoute du message ?

Celui-ci pouvant constituer une bonne transition entre la louange et le moment particulier de la fraction du pain. C'est après avoir écouté l'enseignement de Jésus que les disciples d'Emmaüs se retrouvent autour de la table pour rompre le pain.

La transition sera plus facile et la présidence de la Cène pourra d'ailleurs s'appuyer sur l'une ou l'autre parole apportée par la prédication.

Un cantique sur le mode "mineur", une respiration musicale, peuvent aussi apporter une transition qui prépare au partage du pain et du vin.

Après ce "break", peuvent venir les paroles qui instituent le repas.

En disant cela, je plaide pour des Cènes où l'on prend le temps de la célébration. La Cène ce n'est pas un verre que l'on avale au zingue d'un comptoir. Ceux qui président le culte, doivent donc laisser un espace de temps suffisant pour le partage du pain et du vin.

Il n'y a rien de plus terrible qu'une Cène vécue dans la précipitation parce que le temps de louange ou la prédication ont été trop longs.

Spontanéité ou liturgie ?

Revenons à ce point déjà brièvement mentionné.

C'est le combat entre les anciens et les modernes ... sans dire qui sont les anciens et qui sont les modernes. Dans mon Assemblée, un des anciens est totalement allergique au mot "liturgie" ... alors nous ne parlons jamais de liturgie, mais de structure !

Dans nos communautés, nous avons développé une culture de la spontanéité qui réjouit et surprend ceux qui nous visitent et viennent d'Eglises plus "liturgiques".

Ils sont habitués à des formes fixes et immuables et notre absence apparente de structures leur donne un sentiment de fraîcheur et de vérité ...

Danger, toutefois.

Cette spontanéité que nous connaissons ... et que parfois nous cultivons, peut très vite devenir le refuge de la médiocrité et de la superficialité.

On travaille sans filet et on finit par dire tout et n'importe quoi. C'est le règne de l'à-peu-près, d'une forme d'authenticité qui masque mal sa pauvreté.

Refuser les formes, ne pas accorder d'importance aux gestes et aux paroles qui sont prononcées lors du partage du pain et du vin risque de nous faire passer à côté de la signification profonde de ce repas. Une fois de plus nous parlons d'expériences vécues tant de fois.

Faut-il pour autant tout cadenasser dans une liturgie ?

Donner un cadre liturgique, soigner les paroles d'introduction, poser des gestes signifiants, ne garantissent toutefois pas une célébration où chacun se sentira impliqué. C'est avant tout à chacune et à chacun de ceux qui participent à ce repas d'être attentifs à ce que la communauté et le Seigneur les invitent à vivre.

Difficile équilibre entre ce que la communauté propose effectivement et ce que chaque participant est disposé à vivre.

Il nous semble toutefois qu'un "cadre" accepté par ceux et celles qui président ce moment peut les aider à donner plus de profondeur à ce repas.

Quelles paroles prononcer ?

Quels sont les paroles et les gestes qui pourraient accompagner ce repas ?

Nous avons souligné l'importance des gestes qui accompagnèrent la première Cène et les verbes utilisés par les évangélistes : **prendre, rendre grâce, rompre et donner.**

Et pour la coupe : **prendre, rendre grâce et distribuer.**

Nous pensons qu'il y a une gestuelle à redécouvrir dans chacun de ces verbes. Prendre le pain en main et le rompre de manière visible, non pas dos à l'assistance mais tourné vers elle, en même temps que sont prononcées les paroles qui instituent le partage : **"le pain que nous rompons n'est-il pas communion au corps de Christ"**, élever la coupe en disant : **"la coupe que nous bénissons n'est-elle pas communion au sang de Christ"**, sont des gestes qui appuient les paroles prononcées.

Les paroles prononcées lors du partage du pain et de la coupe, peuvent être celles que nous venons de mentionner, mais elles peuvent aussi reprendre les paroles d'institution que l'on retrouve dans les Évangiles ou dans Corinthiens 11.

Que dire et ne pas dire ?

Trop de paroles tuent le silence !

S'il est essentiel de rappeler en quelques mots l'un ou l'autre aspect de la Cène, ces paroles ne doivent pas envahir tout l'espace. Il est inutile de se noyer sous un flot de paroles.

Certes la Parole est essentielle, c'est elle qui est au centre de la table de communion, mais il faut impérativement qu'elle reste sobre. Le danger est réel de saturer nos célébrations d'un tel flot de paroles que l'essentiel se perd dans une sorte de logorrhée, probablement bibliquement très riche, mais finalement stérile. Plutôt qu'une abondance de mots, il nous semble préférable d'offrir un espace de silence où chacun peut se situer par rapport à sa participation à ce repas.

Pourquoi vouloir à tout prix parler et parler encore quand justement le signe est là, dans la communauté rassemblée, dans la Parole partagée, la prière, le pain rompu et le vin distribué !

A celui qui préside de déterminer quel moment de la Cène demande plus de silence.

Cela peut être un temps de silence avant de prendre les éléments, porté par une parole ... comme ce temps de silence peut se situer à la fin de la célébration pour permettre de rester présent à ce qui a été partagé.

Vaines redites ?

Il me semble toutefois important de distinguer les paroles qui introduisent la célébration et celles qui seront prononcées lors du partage du pain et du vin.

Si, comme nous l'avons dit, une grande liberté nous est laissée pour introduire ce repas, ne devrait-il pas en être autrement lors du partage proprement dit ?

Ces paroles doivent-elles toujours les mêmes dimanche après dimanche ?

La question reste ouverte.

J'ai grandi dans une communauté où les mêmes paroles étaient répétées à chaque célébration. Elles sont encore présentes en moi.

Prononcer les mêmes paroles peut aider chaque personne présente à les faire siennes en les répétant intérieurement.

Une sœur d'une communauté bénédictine me parlait de la liturgie eucharistique où les mêmes paroles reviennent pratiquement à chaque célébration. Loin d'être monotone, cette répétition lui permettait d'être pleinement partie prenante de l'office ... c'est un peu comme si elle était elle-même derrière la table de communion.

Ne vivons-nous pas la même chose lorsque nous récitons le Notre Père, ou pour les Veilleurs, les béatitudes ? Certes il est possible de répéter ces paroles sans trop accorder d'importance à ce que nous disons ... comme une petite ritournelle qui tourne dans nos têtes. Mais si nous prenons la peine de nous rendre présents à ce que nous répétons ... quelle richesse !

Indirectement, cela pose la question des **"rites"**. Nous les avons rejeté, à tort ou à raison ?

En demandant de partager le pain et le vin en mémoire de lui, Jésus a-t-il institué un rite chrétien ?

En nous demandant de "faire mémoire" n'a-t-il pas voulu que par la force de la répétition de certaines paroles et de certains gestes ceux-ci deviennent partie intégrante de notre histoire tant individuelle que communautaire ? Quel est le rôle des fêtes liturgiques qui ponctuent l'année ? Si ce n'est de nous rappeler que nous sommes parties prenantes d'une histoire en marche. Nous avons des racines, mais nous avons aussi un avenir en devenir.

Lorsqu'au début de ma méditation matinale de l'Ecriture, j'allume une bougie, je dispose mon banc de prière, j'ouvre ma Bible, je m'incline dans la récitation du Notre Père, je répète un rituel qui m'aide à prendre conscience que ce temps qui s'ouvre devant moi, est un temps mis à part, un temps de retrait, où la recherche de la présence de Dieu est premier ...

N'ayons pas peur de ces répétitions. **Je plaide pour que le Notre Père soit récité lors de chaque culte.** Nous avons peur qu'à force d'être répété chaque dimanche, il en perde sa saveur et sa force.

Dans la Fraternité des Veilleurs, l'invitation nous est donnée de répéter chaque midi les béatitudes. Rupture qui marque le milieu du jour mais rappelle aussi à nos cœurs les conditions de notre bonheur en Dieu : "heureux!"

Faut-il "invoker" l'Esprit Saint ?

Quelle devrait être la prière qui précède le partage du pain et du vin ?

Devons-nous demander à l'Esprit – l'épîclèse – de venir sur le pain et le vin, comme le suggère la liturgie de la messe, ou de venir sur l'entièreté de ce repas ?

Est-ce à lui de se rendre présent, ou n'est-ce pas à nous de **nous** rendre présents à la richesse de ce repas ? Il me semble qu'il y a un renversement de demande. Ce n'est pas le Christ qui serait absent à Sa table, mais nous ! Lui, il est là, et il nous attend, parfois depuis longtemps !

"Rends-nous présents à ta présence en nous !" devrait être l'objet de notre prière à l'Esprit Saint.

Se lever, se déplacer, ou rester assis ?

Parole et gestes, oui, mais qu'en est-il de la manière dont la communauté se retrouve autour de la table. Rester chacun à sa place nous conforte dans notre individualisme et nous prive de la dimension communautaire de ce repas que nous avons déjà mentionné.

Se lever, s'approcher de la table, si les locaux le permettent, va nous aider à prendre davantage conscience que nous sommes une famille, nourrie de la même foi et de la même espérance.

Si les locaux n'en n'offrent pas la possibilité on pourra simplement se lever en tenant compte des frères et sœurs qui nous entourent. Nous allons manger le même pain et boire à la même coupe !

Pourquoi se lever ? Etre debout, c'est la position des "vivants" !

Nous ne sommes pas seuls en prenant la Cène

Il est une habitude qui se développe en milieu réformé et qui gagne certaines de nos communautés, celle de passer le pain et le vin à son voisin en prononçant quelques paroles.

Cette question divise.

Dans les Eglises réformées, on utilise de plus en plus souvent les mêmes paroles : "le corps du Christ" pour le pain, et "le sang du Christ" pour la coupe.

Ces paroles sont-elles légitimes ou ne sont-elles pas influencées par le catholicisme où le Christ est "matériellement" présent dans l'eucharistie distribuée ?

Pour nous, le Christ n'est pas dans le pain et dans le vin, il est présent dans l'ensemble de la célébration et les éléments partagés ne sont qu'une partie de l'ensemble.

Lorsque Jésus dit "ceci est mon corps" est-ce une image restrictive où cela ne nous ouvre-t-il pas à tout le drame de la croix et la victoire de la résurrection ?

Quelles paroles prononcer, si toutefois une parole doit être prononcée ?

Chercher une parole à adresser à celui ou celle à qui nous passons le pain ou la coupe peut nous décentrer de nous-mêmes et distraire celui ou celle qui les reçoit. Il nous semble qu'un regard qui exprime que l'on est membre d'un même corps, un sourire ... sans plus, peut avoir plus de force de communion qu'une parole quelque peu répétitive et artificielle.

Si le silence est d'or ... il peut en être tout autrement si l'on sait que la personne qui est à nos côtés connaît une situation de vie particulière : deuil, maladie, solitude ... Accompagner le partage d'une parole peut alors être un encouragement et l'expression que l'on est solidaire de ce qu'elle vit.

A utiliser avec sagesse ... mais quel impact si ces paroles sont inspirées par l'Esprit.

Que nous restions silencieux ou que nous prononcions une parole, l'important est de prendre conscience que nous ne sommes pas seuls à partager ce repas.

Je me souviens d'une célébration où je me trouvais à côté d'un frère venu de l'étranger que j'appréciais beaucoup et que je n'avais plus vu depuis plusieurs mois ... il m'a passé le pain sans un regard ... comme si j'étais pour lui un étranger. Cette indifférence, je l'ai ressentie comme une blessure ... Il était certainement engagé dans un dialogue intérieur très riche avec le Seigneur ... mais il avait totalement oublié la dimension communautaire de ce moment.

Alfred Kuen rapporte l'anecdote suivante qui illustre bien notre propos :

"Le jeune Spurgeon après son baptême, s'était affilié à une Eglise dans laquelle il ne trouvait pas la cordialité et la fraternité qu'il espérait. Personne ne lui parlait. Alors il décida de prendre les devants.

"Un certain dimanche, raconte-t-il, je me tournai vers mon voisin et lui dis :

- J'espère que vous vous portez bien, Monsieur ?

- Monsieur, me fut-il répondu, je ne vous connais pas.

- Et cependant nous sommes frères, dis-je

- Je ne vois pas bien ce que vous voulez dire ...

Lorsque j'ai pris le pain et le vin, symboles de notre fraternité en Christ, je l'ai fait avec sincérité. Et vous ?

Nous étions dehors. Le monsieur, mon voisin, mit alors ses mains sur mes épaules en disant :

- Ô sainte simplicité ! Puis il ajouta : "Vous avez raison mon frère. Venez prendre le thé chez moi".

J'avais seize ans. Une bonne amitié, une amitié durable, s'établit entre nous." ³

Pour exprimer la matérialité de notre communion en Christ, pourquoi ne pas terminer le partage de la Cène en se donnant un baiser de paix et conclure la rencontre en récitant le Notre Père en se tenant par la main ? Sentimentalisme excessif, diront certains. Les gestes d'affection sont-ils absents au sein d'une famille ?

Si le temps de la Cène a été particulièrement riche, ces simples gestes, un baiser, une main qui s'offre, concrétiseront – matériellement si l'on peut dire – notre communion fraternelle en Jésus-Christ.

Une invitation à la réconciliation

Cette communauté de table dont Christ est le centre est donc une communauté où je me retrouve avec des frères et des sœurs qui partagent la même foi et la même espérance.

Vivre la Cène n'est pas une expérience solitaire, mais une rencontre où devrait se resserrer les liens fraternels.

Mais allons un pas plus loin.

Il semble difficile de partager le même pain, boire à la même coupe lorsqu'on est en total désaccord avec un frère ou une sœur ... et pourtant n'est-ce pas ce que nous vivons bien souvent ?

Le Christ conseillera d'aller d'abord se réconcilier avec son frère avant de présenter son offrande ...

Mais encore une fois, qu'en est-il en réalité ?

Nous avons dit que la Cène pouvait être un lieu de guérison.

Si nous refusions de nous enfermer dans nos griefs, nos rancœurs à l'encontre d'un frère ou d'une sœur, si nous avions le courage de demander pardon et de nous réconcilier avant de prendre ce repas, la Cène deviendrait clairement et visiblement un lieu de réconciliation et de restauration.

Je pense que nous sous-estimons la force du pardon mutuel. Nous vivons bien souvent avec des blessures que nous ne voulons pas refermer et qui, à la longue, s'infectent et empoisonnent tout le corps.

En invitant les disciples à se laver les pieds les uns les autres, Jésus introduit un extraordinaire ferment de réconciliation.

Si avant de prendre ce repas, nous prenions le temps d'aller vers celui ou celle qui nous a blessé ou que nous avons blessé, nous exprimerions publiquement, concrètement, la réalité du pardon acquis par le Christ en mourant sur la croix.

L'extraordinaire dynamique de ce repas communautaire.

Dans la société cloisonnée du premier siècle, où les gens de conditions diverses ne se mélangeaient pas, ce qui va justement caractériser les premières communautés chrétiennes, c'est la disparition de ces barrières sociales, raciales ... Juifs, grecs – esclaves, hommes libres – hommes, femmes, tous se retrouvent dans la même communion, la même fraternité autour de la personne du Christ. Le témoignage des personnes extérieures à ces jeunes communautés se résumera en ces mots : "Voyez comme ils s'aiment !"

Il paraît que le pasteur Wilfred Monod aimait prononcer ces paroles lorsqu'il célébrait la Cène à l'Oratoire du Louvre : (cité par James Woody)

"Le repas du Seigneur est la préfiguration du Règne de Dieu. Quel rêveur, quel réformateur a jamais proposé d'inviter le patron et le manœuvre au même repas, pour les faire boire à la même coupe ?

Et pourtant, la cène opère ce miracle ; l'éboueur y porte la coupe à ses lèvres et la passe au député, qui boit après lui. Dans la simplicité de cet acte sans phrase, il y a quelque chose de surnaturel, et qui nous dépasse au point de nous troubler étrangement"

